

Françoise LISON-LEROY



Photo : J.-L. Geoffroy

Par Colette NYS-MAZURE

1996

Service du Livre Luxembourgeois

Françoise Lison-Leroy n'a pas attendu la quarantaine pour attirer l'attention sur ses poèmes à la voix neuve, fraîche et ferme. Dès 1983, *La mie de terre est bonne*, son tout premier recueil, emporte le Prix Froissart; d'autres distinctions suivront jusqu'au prestigieux Prix Max-Pol Fouchet 1991 pour *Pays géomètre*. Parallèlement, elle écrit des nouvelles et des pièces de théâtre qui récoltent le même succès. Ce n'est pas pour rien que la revue *L'Arbre à paroles* lui a consacré son numéro 73 dont le titre *Autour de Françoise Lison d'elles, des mots, des ailes*, la situe au cœur d'une constellation d'écrivaines.

Indépendamment de cette reconnaissance toujours bienvenue, elle poursuit son chemin d'écriture sans se soucier de la rumeur. Sauvageonne farouche et fraternelle, elle s'obstine à mener de front vies familiale, professionnelle et littéraire tout en participant activement à la vie

culturelle de sa région tant par les animations que par les créations de spectacles et les articles critiques.

La vie lui va bien, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle mord avec le même appétit dans le quotidien et dans l'intemporel. Intensément présente à l'événement d'aujourd'hui dont elle rendra compte dans le journal local, elle est capable de se retirer de tous dans le silence de la nuit pour tisser sa toile solitaire.

Attentive, imprévisible et fidèle. Chez elle, pas de fossé entre l'être et le paraître, le vécu et l'esprit. Elle prend tout d'un seul tenant. Son extrême sensibilité à autrui ne lui enlève rien de sa force ni de sa résolution. Attachée, attachante, enragée, inquiétante, jusqu'où ira-t-elle? Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a pas dit ni écrit son dernier mot.

Biographie

Née le 6 octobre 1951.

Enfance et adolescence à Wodecq (Hainaut Occidental).

Habite à Blandain (Tournai).

Mariée, deux enfants.

Professeur de français.

Animatrice en ateliers d'écriture (L'Écrivanderie).

Critique artistique au journal *Le Courrier de l'Escaut*.

Françoise Lison-Leroy

Fourcroix, 11

7522 Blandain (Belgique)

069/35.27.79

Bibliographie

- ***La mie de terre est bonne***, poèmes, Éd. Froissart, Valenciennes, Prix Froissart 1983.
- ***L’apprivoise***, poèmes, Unimuse, Tournai, Prix Casterman 1984.
- ***À l’eau-forte et à l’âme***, nouvelles, Unimuse, Tournai, Prix Hubert Krains 1986.
- ***Fief d’aube*** in ***Lieux tressoirs***, poèmes, Rougerie, Mortemart, 1988.
- ***Elle, d’urgence***, poèmes, L’Arbre à paroles, Amay, 1989, Prix René Lyr 1987.
- ***Le chemin baumier***, poèmes, L’Arbre à paroles, Amay, 1989.
- ***On les dirait complices***, poèmes à deux voix avec Colette Nys-Mazure, Rougerie, Mortemart, 1989.
- ***Pays géomètre***, poèmes, L’Age d’Homme, Lausanne, 1991, Prix Max-Pol Fouchet 1991.
- ***Quand je serai petite***, poèmes pour la scène, pour le Créa-Théâtre, La Bartavelle, 1992.
- ***Tous locataires***, théâtre, en coll. avec Colette Nys-Mazure, La Bartavelle, 1993.
- ***Avoir lieu***, poèmes, Rougerie, Mortemart, 1993.
- ***La nuit résolue***, poèmes, en coll. avec Colette Nys-Mazure, Rougerie, Mortemart, 1995.
- ***Terre en douce***, poèmes, L’Arbre à paroles, Amay, 1995.

Ouvrages en collaboration :

- ***Saisons d’Escaut***, nouvelles, Unimuse, Tournai, 1986.
- ***Textes écrits et joués à partir de février 1986***, Maison de la Culture de Tournai, 1986.

- ***Légendes pour un avenir***, nouvelles, Unimuse, Maison de la Culture de Tournai, 1989.
- ***Je ne m'y attendais pas mais elles...***, poèmes, Unimuse, Maison de la Culture de Tournai, 1990.
- ***La main à la plume***, essai, Maison de la Poésie, Namur, 1990.
- ***Autour de Françoise Lison, d'elles, des mots, des ailes***, poèmes, L'Arbre à paroles, n°73, 1993.

À consulter :

- Jean-Luc DUBART et Paul MAHIEU, ***Françoise Lison-Leroy***, Maison de la Culture de Tournai/Indications, coll. *Audiothèque des auteurs régionaux*, cassette, 1986.
- Carl NORAC, ***Françoise Lison-Leroy : portrait d'une arpenteuse***, Audax, Littérature féminine en Hainaut, 1992.
- Colette NYS-MAZURE, ***L'éclusière, l'enlisée ? Les terraquées. Une étude comparative de Françoise Lison-Leroy et Eugénie De Keyser*** in ***Histoires d'eaux : émergence d'une écriture dans les textes d'écrivaines francophones***, New-York, Peter Lang, 1995.
- Colette NYS-MAZURE, ***On les dirait complices, écriture à deux mains***, en collaboration avec Françoise Lison-Leroy, in ***La Belgique telle qu'elle s'écrit : perspectives sur les lettres belges d'expression française***, New-York, Peter Lang, 1995.

Texte et Analyse

L'éclusière

Un jour, je serai éclusière.

Je verrai passer les péniches, les canards, les lessives. Les cyclistes qui roulent sur les voies de halage. Les sacs poubelles et les noyés.

Les bateliers me courtiseront. L'un d'eux tentera de m'arracher à mon poste. Histoire d'une nuit, d'un naufrage.

Moi, je resterai éclusière. Capuchon et manivelle. L'homme que j'aimerai sera sourcier. Il m'offrira des nénuphars, nous passerons à gué l'eau-forte de nos âges.

(*Je ne m'y attendais pas mais elles*, Tournai, Unimuse, 1990).

Contexte

Ce poème en prose s'inscrit dans un ensemble de textes qui fournirent la trame d'un spectacle du groupe **L** (*Je ne m'y attendais pas mais elles*), créé en 1990 à la Maison de la Culture de Tournai ; il offre la particularité d'avoir été imaginé dans un atelier d'écriture conçu en vue de l'élaboration de ce spectacle. En dépit des contraintes liées tant à la formule de l'atelier qu'aux exigences de la scène, ce texte a sa liberté et se joue des impératifs extérieurs. Il obéit à une consigne précise – exprimer un rêve enfoui – et traduit les aspirations personnelles tout en les greffant sur un paysage caractéristique de la Picardie.

Analyse

Dix lignes permettent au lecteur de suivre d'un seul élan le mouvement du texte subdivisé en quatre paragraphes (dont le premier n'a qu'une demi-ligne) qui suggèrent des arrêts et constituent des unités de sens.

1. *Un jour, je serai*

Cette entrée en matière est de l'ordre du fabuleux ; tournure analogue à *En ce temps-là* ou *IL y avait une fois*, proche aussi du jeu enfantin qui consiste à *Faire comme si* à l'aide de la formule magique *On disait que*. Avec la force du futur simple ouvrant sur tous les possibles et l'affirmation solitaire du *je* entreprenant. Le poème de Boris Vian n'est jamais loin non plus *Un jour, il y aura autre chose que le jour*. L'enfant rêve tout haut et, ici, il ne s'agit pas d'un métier de prestige, d'un miroir aux alouettes, non, le désir se porte sur une réalité observable. Ne peut-on déjà y pressentir le futur texte de théâtre qu'écrira Françoise Lison-Leroy : ***Quand je serai petite ?***

éclusière

Le titre trouve sa justification. Métier d'homme, métier de femme, elle n'en a cure ; elle sera la fille *préposée à la manœuvre des écluses*, ces ouvrages munis de portes et de vannes qui servent à faire passer les bateaux d'un bief à l'autre. Une fille active et utile. L'article défini du titre confère au mot sa force entière, elle sera l'*éclusière* par définition.

2. *Je verrai passer*

L'avantage de ce métier est éclatant : aucun ennui ne le guette puisque le cours d'eau offre un spectacle permanent. Avant la télévision, dans les villages, les gens aimaient mettre leur chaise devant la porte pour voir passer les gens mais, sur le fleuve, défilent *les péniches, les canards, les lessives*. Aujourd'hui comme hier, à Tournai sur l'Escaut, entre les couvées de canards, glissent des péniches, couronnées de linge battant au vent ; l'auteur parle de ce qu'elle connaît.

Les cyclistes qui glissent sur les voies de halage. Les sacs poubelles et les noyés.

Le procédé de l'énumération échappe à la monotonie grâce aux pauses fournies par les différents signes de ponctuation : deux virgules, trois points et le *et* final. Les cyclistes ont l'air de naviguer comme les péniches *qui glissent* mais ce que cette vision pourrait avoir de trop éthéré est corrigé par le réalisme des *sacs poubelles* et la gravité des *noyés* qui rappellent ceux que croisait *Le bateau ivre* d'Arthur Rimbaud. L'éclusière aura une vue cavalière de l'existence : ce qui vit, s'entretient, meurt.

L'allitération des *i* et des *s* de *Les cyclistes qui glissent sur* accentue la fluidité du mouvement. Fantaisie aussi dans l'assemblage d'une sorte de bric à brac tel que les aimait Apollinaire.

3. L'éclusière est sentimentale : *Les bateliers me courtiseront.*

Courtiser, le verbe un peu vieilli mais encore utilisé convient pour exprimer cette cour discrète et forcément passagère des bateliers nombreux qui défilent aux écluses à longueur d'année.

L'un d'eux tentera de m'arracher à mon poste.

Parmi les galants, il en est de plus résolus mais l'éclusière tient à son poste, à son métier accompli consciencieusement et non en amatrice occasionnelle. La tentative d'enlèvement est donc vouée à l'échec. Elle continue à rêver, elle se fait son cinéma.

Histoire d'une nuit, d'un naufrage.

L'aventure sera éphémère. Un jeu subtil s'établit entre amours nocturnes et perte de contrôle, traduit par *naufrage*, un mot du champ lexical de l'eau. L'allitération des *n*, et la phrase purement nominale faisant l'économie de tout verbe accentuent ce côté dérisoire de l'affaire; comme si l'auteur signifiait : pas la peine d'en faire une histoire. L'éclusière restera fidèle à son lieu d'élection. Un naufrage (un échec amoureux) n'est pas la mort ni la fin de tout; pas question de noyé cette fois.

4. *Moi, je resterai éclusière*

Les galants passent mais *je serai* devient *je resterai*, non pas vieille fille mais femme de métier, un métier choisi. Rappel du titre et du premier vers, il affirme la détermination du *je*.

Capuchon et manivelle.

Voici les preuves à l'appui : le capuchon des jours de mauvais temps qui ne lui font pas peur et la manivelle tournée énergiquement pour ouvrir le passage aux péniches sont ses attributs manifestes. Le groupe nominal communique sa densité à la résolution.

L'homme que j'aimerai sera sourcier.

L'éclusière n'a pas peur de l'amour mais elle entend choisir autre chose que ce qui passe, autre chose que les occasions du fleuve. Ce ne sont plus *Les bateliers* mais *L'homme que j'aimerai* et ce sera un sourcier, un de ceux qui ont le talent de découvrir les sources au sens propre et au sens figuré; celui qui sera capable de trouver la perle rare sous le capuchon, la beauté dans la robe de Cendrillon. Nous sommes toujours dans le registre de la féerie et du futur. Si la proposition commence par le nom *L'homme*, le verbe de la relative a pour pronom le *je* actif. Au *je serai* répond le (*il*) *sera*, en balance.

Il m'offrira des nénuphars.

Les présents de l'aimé sont de l'ordre du gratuit, du merveilleux : des fleurs, bien sûr, mais pas n'importe lesquelles, des fleurs de l'eau – leur élément commun –, aux larges feuilles flottantes, aux pétales blancs, rouges ou jaunes. C'est l'univers des *Nymphéas* de Monet qui surgit et irradie. La séduction déployée par l'amoureux passe par le langage de l'eau autant que des fleurs. *Nénuphar* devient le mot magique, le mot de passe qui entraîne l'union puisque seule, une virgule sépare le *Il m'offrira* de *nous passerons à gué l'eau-forte de nos âges*. Comme un court-circuit.

Passer à gué, sans perdre pied, sans *nauffrage*, en maîtrisant l'élément liquide aussi bien que le temps. *L'eau-forte* renvoie au titre du recueil de

nouvelles *À l'eau-forte et à l'âme* : il évoque sans doute l'acide nitrique mais aussi la gravure résistante plutôt que l'aquarelle d'une vie ; le couple va passer l'épreuve du temps, connaître tous les âges et s'établir dans la durée. On reste de toutes façons dans le registre aquatique.

La *Petite Elle*, l'éclésiaste, sœur des gamines effrontées et volontaires qui sont les héroïnes de nombre de nouvelles et en partie *Elle, d'urgence*, n'a pas capitulé mais elle a fait alliance. Le *je* initial, relayé par le *Moi*, *je* qui lance le dernier paragraphe, prend l'allure d'une profession de foi vigoureuse et ouverte.

De l'enfance à la mort, c'est tout un trajet de vie qui se dessine en filigrane de ce texte simple, déterminé et fantasque. Une sorte de parabole.

Niveau lexical

Ainsi tout le texte exploite le champ lexical de l'eau : *écluses, péniches, canards, voies de halage, noyés, bateliers, naufrage, capuchon, sourcier, nénuphar, passer à gué, eau-forte* sans tomber pour autant dans le répétitif et l'ennuyeux. Gaston Bachelard, et Jean Onimus après lui, a dit mieux que personne la puissance des images nées de l'eau ; les textes de Françoise Lison-Leroy en sont imprégnés.

Le reste du vocabulaire est choisi sans recherche ; le verbe *passer* est utilisé deux fois mais dans des sens différents, le deuxième ayant celui de traverser.

Niveau syntaxique

Les indicateurs de personnes sont fortement centrés sur la première personne du singulier (9 occurrences) mais le *je* initial fait place au *nous*

final comme si l'individu avait acquiescé à l'aventure du couple formé avec le *il* aimé.

Les verbes sont tous à la forme affirmative et au futur simple de l'indicatif sauf deux infinitifs présents *passer* et *m'arracher* et l'indicatif présent de la relative *qui glissent* (fait constant).

La syntaxe limpide s'accommode de deux phrases nominales dont nous avons souligné l'efficacité. Les deux relatives produisent aussi un effet heureux : allongement du mouvement et variante dans l'énumération pour la première ; caractère emphatique de la deuxième.

Niveau phonétique

La musique du texte tient à son côté noué, à la prédominance du *r*. Le rythme alterne les phrases courtes et un peu plus longues. Commencé fermement sur une voyelle nasalisée *Un*, il se clôt sur le *e* muet dont on n'a plus à démontrer la valeur après Joachim du Bellay (*Et plus que l'air marin la douceur Angevine*) ou après Jean-Paul Sartre (observant la finale du mot polysémique *Florence* : *et pour finir s'abandonne avec décence par l'affaiblissement continu de l'e muet*).

Niveau stylistique

Aucun procédé sophistiqué mais un recours modéré et efficace à quelques moyens éprouvés tels :

- la juxtaposition et son effet accélérateur
- l'ellipse et son pouvoir de suggestion
- la phrase nominale dense et évocatrice
- l'énumération en cascade dont la diversité des éléments présentés (substantifs juxtaposés, relative, substantifs coordonnés) éloigne la monotonie

- le parallélisme avec progression : je serai éclusière devenant *Moi, je resterai éclusière*

Niveau thématique

Dans ce texte, sont à l'œuvre une série de thèmes et de motifs chers à l'écrivain : le paysage familial, l'Escaut, en l'occurrence, la solidité d'un ancrage, le goût des relations libres et fortes. Le regard incisif et malicieux saisit chaque détail. L'écriture a beau être limpide, elle ne cède en rien à la facilité : ferme, décapée, naturelle, elle est accessible aux lecteurs de tous âges.

Quelques pistes de travail

Recherche sur le poème en prose (ses caractéristiques, ses principaux représentants)

Connotations

On a déjà évoqué le poème de Rimbaud et le tableau de Monet, il serait intéressant de proposer aux élèves une recherche d'images et de musiques, d'œuvres littéraires et de films dans la mouvance de ce texte, tels *La comtesse des digues* de Marie Gevers ou le film belge *Pallierter*.

Atelier d'écriture

Inviter les élèves à une réécriture de ce poème en gardant le même schéma : début identique : *Un jour, je serai*

quatre paragraphes

l'usage du futur

Anthologie

La mie de terre est bonne

Ce premier recueil communique le goût de la vie au ras de la terre; imprégné de vécu personnel, il n'en dépasse pas moins l'anecdote pour rejoindre chacun dans son expérience. Si proche de l'enfance et de l'adolescence, le *je* accepte d'avancer tout en se battant pour conserver une qualité de vie.

Maladroite par instants, une écriture personnelle se signale déjà, marquée par le goût des juxtapositions surprenantes, des phrases nominales, des correspondances, des images peu banales. *Tout est là*, dit-on en se penchant sur le nouveau-né énigmatique; en lisant la page 4 on peut déjà deviner ***Quand je serai petite*** :

*petit bonheur matin
quand le chemin se fait bagage
emprunt d'une heure
à l'indécise
jeu de brume et de paume
cerceau de lierre
cheval masqué cheveux froissés
cache-toi dedans la brise
papier jupon
et lune feu tronc*

*histoire d'un dix heures
marie à la main douce
un paradis de craie ronde
julie – marie – jeudi
un train serpent de moufles rouges
crache et chante et chute
ballon bulle et gomme
mon biscuit de mie blonde
marron mule
hi et han
sonne cloche c'est déjà
plein rang*

(La mie de pain est bonne, p. 4)

* * *

*mes fripes mes friches d'enfance
à me dompter à me hurler
quand les yeux trop verts croisent
ceux qui savent encore
le cri des merles
au bord de l'aube
et les jeux de brûlot
sur la marelle des épaves*

(L'apprivoise, p. 20)

*Un grand rire de champ vert.
Cache-cache sillons de terre nue. Jeux de bruissements et de
tendresses.*

*Sous le soleil et ses oiseaux, il y en a deux qui ont filé doux entre les
rainures trop droites pour être honnêtes. Il rit, le champ, car il les a bien*

eus, avec ses plants sérieux et ses lignes exemplaires. Encore deux que les briques n'auront pas. Ce sont les premiers, cette année. Triste époque où ils ont tous de longues voitures confortables et des chambres à portée de jambes.

Ce jour, en plein après-midi, il rit, le champ, tout seul, d'un grand rire de juste.

Et ce n'est pas le vent qui lui coupera le sifflet.

(L'apprivoise, p. 26)

Reconnaissance

Les arbres barbus frémissent encore dans leurs sabots. Partout se sent le redoux et c'est encore janvier, il ne faut pas l'oublier. Ne pas mettre la charrue avant le tracteur JD 4040 qui mord déjà la terre grasse d'après-dégel dans le champ Denayer.

Juliana qui va vers un printemps de plus décide d'étaler le linge dehors. Elle sait que le soleil trop frêle ne viendra pas à bout de ces grands carrés blancs, verts et fleuris qui s'offrent avec insolence à l'hiver trompé. Elle sait que ce soir, à la fois chienne et louve, elle se glissera dans le pré pour reprendre le linge plus humide encore. Cependant elle va, portant sur le ventre le paquet clair qu'elle laisse tomber sur l'herbe plissée d'embruns.

Juliana a pris le drap fleuri – les plus grandes pièces d'abord, bien sûr – et le lance au-devant d'elle, tenant bien les deux coins. Un cadeau de sa mère, il y a sept ans. Le tissu n'est plus neuf, les coloris se sont chargés d'âge et de douceur. C'est la vie.

C'est la vie, se dit Juliana qui étale les pièces une à une, consciente de perpétuer pour une fois un geste vieux, docile, apprivoisé. Sous le

soleil vieux aussi. Dans un pré vieux. Vieille aussi la terre que laboure là-bas le JD 4040. Quel âge peut avoir ce tracteur? Et le tilleul? Juliana se demande toujours comment les vivants comprennent leur présence au monde. Elle, c'est par comparaison. Je suis là depuis plus longtemps que la mouette d'hiver qui ose le partage des saisons. Depuis plus ardent que le trèfle, l'eau vive du Tordoir et la fumée vivace. Depuis plus doux que la ligne à haute tension qui traverse la brise. Depuis plus vert que les blés en pousses et les portes de l'ancien couvent. Depuis plus sève que le petit saule pataud qui traîne dans le champ Denayer et que le JD 4040 évite à chaque tour.

Elle étale son linge au soleil.

Cela fait de grands dessins sur la prairie.

Elle sait que dimanche ses grands fils iront à la pêche.

Le soleil se cache un instant.

Elle ramasse le mouchoir tombé d'une taie.

Son genou craque; le silence est encore plus présent.

Un oiseau laisse tomber un ver sur la chemise de coton.

C'est un demi-lombric qui se débat encore.

Elle le saisit et le jette au loin.

Avec le mouchoir elle frotte la tache qui semble tenace.

Elle se dit qu'il faudra relaver la chemise.

Elle a fini de tout étaler.

Elle se couche dans l'herbe.

Juliana a envie de faire l'amour au pré, au ciel, à ce pays de collines qui est sien. Alors elle se déshabille, vite.

Il y a dans l'étendue d'herbe de grands carrés de linge clair et une femme allongée, consentante.

Derrière le buisson qui envahit l'ancienne voie, il y a Robin, debout.

Robin a laissé un instant son JD 4040 dans le champ mouillé de terre

et il regarde Juliana. Il se dit que la saison va venir et qu'elle sera comme cette femme, nue et belle et dense. Il la connaît ou plutôt il la reconnaît comme on se sent chez soi après un long oubli. Il est, Robin, comme l'arbre, tendu devant la source lointaine et silencieuse. Robin se sent bien. Entre le désir et le regard, il tient cette certitude de toucher au nouveau monde. Les tilleuls se hissent d'espérance, la brume tamise l'horizon et les cris des enfants allègent l'espace. Cette femme respire comme les draps à peine soulevés de mottes et de brise. La tache claire de son corps épouse le penché des buttes duveteuses du pré. Robin devine la tiédeur de Juliana sur le sol humide, celle des grands draps fanés sous le soleil vain mais têtue et si complice.

Il va rejoindre son tracteur car il ne veut pas la voir se relever, casser d'un mouvement le tableau de la nouvelle saison à lui offert en silence. Il ne dira rien au mari de Juliana ni à ses grands fils qu'il retrouvera dimanche au billard. Rien à son épouse belle aussi et bien plus jeune et qui ne sait pas encore qu'une femme peut faire l'amour à tout un paysage et à ceux qui sont dedans.

Il rencontrera Juliana après la messe ou avant Pâques. Il ne dira rien. Il la regardera avec reconnaissance.

(À l'eau-forte et à l'âme, p.8)

Jeu de cartes

Je passe, disait-elle à l'assemblée. Et elle passait.

Le matin l'inquiétait un peu. Elle ne pouvait se détacher de ces images trop signes pour être oubliées : l'enfant masqué qui traversait la rue d'une maison à l'autre, distribuant des enveloppes sans doute publicitaires. Elle l'avait appelé... l'enfant s'était enfui, avec sa tête de

chat et surtout sa terreur. L'écolière blonde qui marchait à contresens, s'éloignant de l'école, le pouce levé. La prendre en stop? Non, elle lui ferait peur avec sa vieille mobylette sale et sa tête décoiffée.

Je passe, disait-elle. Et elle passait.

Jouer aux cartes quand on est sans atout, un jour de trop grand vide, quand les maisons sont closes et les lits trop bien faits. Partir, peut-être, rejoindre l'horizon, mais comment? Et avec quel argent? Oui, elle avait été heureuse, là-bas, dans cet immeuble blanc d'un pays lumineux. Mais c'était d'un autre âge et d'une autre croyance. On ne se refait pas la confiance, celle de vie tressée. Et on joue à survivre, tout simplement.

Je passe, disait-elle. Et elle passait.

Je passe sur toutes mes vies usées, mes présences manquées, mes absences de grève. Je passerai jusqu'à la lettre, celle qui me rendra l'orgueil d'oser.

Presque neuf heures. Le gamin masqué, devant le café, enlève la tête de chat qui l'empêche de passer la porte. Il lui tend une lettre cachetée, blanche. Sur l'enveloppe, il y a son nom à elle. Elle l'ouvre.

Je passe, dit-elle à l'assemblée. Et elle passa.

(À l'eau-forte et à l'âme, p. 34)

L'enfant volée

Je suis une enfant volée.

À force d'entendre hurler ma mère – Tu ne l'as pas volée! – à chacune de mes frasques, mon père finit par me l'avouer : Toi, tu es venue par surprise. Après tes cinq frères, on ne t'attendait plus.

J'en conclus que mon, père en mal de fille, m'avait un jour dérobée à une famille adverse, déjà nantie de sept demoiselles.

À quatre ans, je me mis moi aussi à prendre. Juste retour des choses. Je prenais tout : la mouche, l'initiative, la poudre d'escampette. À sept ans, je sortais de la maison en hurlant aux voisins : Le brouillard est à moi ! Et l'horizon, et les nuages qui survolent nos terres. Touchez pas !

Mes parents paysans voyaient en moi le garant sûr de l'accroissement de leur territoire. Je rentrais chaque jour de l'école avec un cartable plus lourd qu'au départ. Je marchandais, je troquais, je chipais. Surtout le bien public.

À dix ans, pour la première fois, je pris la mer. Je ne l'ai jamais rendue. Et à l'âge où toute enfance se termine par un grand saut, je pris pension chez les Couventines. Sans prendre voile. C'est là qu'on me vola mon âme. Et que je pris le deuil.

C'est là que je décidai de ne jamais voler l'enfance des autres. Mais de la leur garder, au creux des confidences, des aveux tendrement arrachés.

(À l'eau-forte et à l'âme, p. 83)

Fief d'aube

S'inscrit dans une trilogie (qui s'intitule justement ***Lieux tressoirs***), tissée avec deux autres poètes. D'un recueil à l'autre, Françoise Lison-Leroy excelle à faire résonner des mots en échos qui concourent à créer non seulement un air de famille mais une forte cohérence.

écrite

à l'eau-forte et à l'âme

*au vrai des voix criblées
l'enfance*

*c'est la neuve
l'éprise
la mémoire lisière
qui marelle
à la craie
le temps volé des cibles vierges*

(Fief d'aube)

*Elle aimait sa maison.
En avait eu une autre, avant, portée toute une enfance,
tortue de hameau qu'elle était.
Sa maison d'aujourd'hui l'habitait.
L'autre, celle d'ailleurs, c'était un cadeau redevenu silence.
Elle ne pouvait pas dire. Elle était close, grisaille, et tue.
Tutoyée.
Elle vivait en elle comme une lie. Une tristesse bue.
Dans sa maison d'ici elle célébrait l'autre. Le temps se préparait d'une
grande sereine assurance.*

(Elle, d'urgence, p. 13)

*D'elle, il disait.
Il parlait d'elle. Il aimait dire, révéler. Qu'elle était la sereine et vraie,
l'aiguë, l'ardente. Qu'elle l'avait appelé, approché, apprivoisé.
Il disait des mots d'elle.
Elle écoutait. Elle était sûre que c'était.
Ne le comprenait pas.
Elle souffrirait toujours de ne pas être lui, dans sa carrure, ses messages,
ses prises de soleil et d'éclipse.*

Il disait d'elle. Alors elle intégrait de son mieux ses paroles. Savait que son passé à lui ne se reprendrait pas.

Tout au plus l'aimait-elle de son plus vif amour.

(Elle, d'urgence, p. 19)

Vineuse, elle était.

Elle naquit lie-de-vin, cordon bleu, placenta. Jumelle de gamins de chœur aux gourmandises d'après-messe. Grisée d'un rieu à saveur de bouchon.

Elle se saoulait de failles, d'arcs-à-flèches, de moussue.

Courait à cheveux nus sur les masques des berges. Buvait la pluie aux reins des saules. Dévisageait les sources et fûtaies.

Elle voyait double, vivait double, se couplait. Rassemblée.

(Elle, d'urgence, p. 23)

Jusqu'à la plage il y avait l'encre. Elle alignait des plages de bleu bis. Rayait de ses plans les impasses. Ciblait les dunes, les salines. Les navires hâbleurs.

Surgit le fragment des silences. Instant des barques dammées d'ombre. Secret de l'éclat et du prisme. Rainures. De la grave à la drue. Champs saupoudrés d'îles en leurs vasques. Chalands.

Sur la carte d'équerre et de lin, elle nomma la page. Une.

(Elle, d'urgence, p. 32)

Elle a une heure. Arrimée à elle, j'hésite entre audace et attente.

Elle, mon étrangère enfant, ma prime née, venue d'entre mon âme.

Toi.

Tu pèses sur ma vie. Sur mon bras gourd aussi, qui ose si peu la détente ou le geste. Ton regard me mesure. Ai-je une heure, cent jetées?

Nous restons à nous jauger. Ce jour encore, lointain de douze années, je cherche en tes yeux le haut mât de jointure.

(On les dirait complices, p. 11)

Là, exactement. Nous sommes devenus des amis. Latitude 50° 43' 07". Longitude 03° 45' 17".

Carte de Belgique. 1/25.000. Levée et révisée par aérophotogrammétrie. Institut géographique national. 38/1-2. Petit sigle distinctif, rond et dentelé. Là.

Je n'avais rien imaginé. Je veux dire qu'aucune prévision n'était venue à moi. Je veux dire que j'avais – l'âme vierge.

(Pays géomètre, p. 13)

*De la mort tu dis qu'elle sera
pleine. Qu'elle sera vive et nue, livrée aux cent torpilles.
Qu'elle te bat la tempe, appelle sa ferraille,
les morsures de chair.*

*La mort nous apprivoise. Nous vivons
auprès d'elle, divisés que nous sommes
sur sa face princière. Et nous pourrons l'aimer.*

*Toi en cendrée et moi sous l'argile,
nous resterons pliés dans le grand linceul du pays.*

(Pays géomètre, p. 30)

*Nous n'aurons pas tout dit quand reviendra la pierre. Mon guetteur,
amour des limbes et des roches, je suis le désert où tu rues sans résoudre
les signes. L'écume jaillit de ces pistes livides où s'ensablent des pas : de
nous, les plus durables.*

Très loin, notre légende rauque aura des sanglots dans les poches.

(Pays géomètre, p. 60)

Berceuse

*Quand je serai petite
Et que j'aurai du chagrin
un grand chagrin de cœur
je prendrai un mouchoir
il épongera mes larmes
j'en ferai des réserves*

*les jours de dispute
les cadeaux perdus
un ami qui n'est pas venu*

*les heures de pluie
où je ne vais pas jouer
un petit canard écrasé*

*une bosse sur mon front
une indigestion
une grande punition*

*Dans mon mouchoir tout déplié
je garderai mes larmes
une mare – un étang – une mer
et puis un océan
grand – grand
si grand
que je pourrai nager dedans*

(Quand je serai petite)

*et planquer dans tes saules un cabaret
rieur une écume d'écluse un peu
de ta peau verte pays aux algues nues
que la mer a laissées en retirant ses draps j'y étais
je le sais et tu ne m'as pas vue je tenais à
la main ma chaîne d'arpenteuse*

*et te rendre captif avant que ne revienne
l'allure d'assolement tu prendras je prendrai
nous aurons le beffroi c'est un fournil un trou
à charbon ou ce lieu au nom de boutique à
l'étage par planches le peuplier voleur tu te
souviens ma mère*

*et guetter la foulée la sangle du
chemin il viendra je le jure ou ma nuit sera
vive de ce pays botté ces lignes de traverse
à cheveux et à pluie cailloux et signature
l'amour me tient la page*

et fouetter la nuque des ponts qu'ils
avancent qu'ils débondent les ruisseaux avant que
ne se blesse l'âme aux sourcils du moulin la meule
géomètre a des prénoms de veuve tu saccages
l'instant et te voilà soliste

et tremper mes genoux dans les plaies des
carrières aiguiser ma prière à un ventre offrande
et meurtrissure l'eau bourrée me retient
l'argile d'elle un jour les maisons le mur en
demi-lune et ce baiser derrière la vicairie

et caresser la mort en sa lisière à
présent le départ rognures et bottines un ciel
canaille le saule te dira qu'il les garde
et la mer reviendra j'y serai et j'aurai ma
chaîne d'arpenteuse sur mes pas au-devant les
traces buissonnières

(*Avoir lieu*, pp. 5 à 14)

Ma page emplie de ta présence, je la pose dans l'aveu de tous nos lieux aimés. Ils sont chargés d'enfance double, égrenée à bas bruit, à foison. Je ne sais plus quels torrents sont les tiens, quelles traces les nôtres. À force de jalons, de clairières et de haies, j'avive toute mémoire.

Prends les flots que je te destine. Je ne cesserai pas d'écrire. Rien ne finira.

(*Avoir lieu*, p. 46)

Terre en douce. Notre fief. Ce nom s'ébroue dans ma mémoire. Il nous vient de si loin, d'un village charnu. Un lieu ample – ronces et baumes – fait de riens. Un de ces pays blancs qui n'ont pas de vestiaire.

Terre en douce. Terre amie. Je t'écris de ce champ qu'embrase la lumière. Tous les talus sont sur leurs gardes. Tous les buissons. La perdrix sentinelle m'avertit de ton pas. Tu surgis sur deux roues.

Terre en douce. Vacante. Ici nous est donné. Nous allons vivre nus, porteurs du monde renversé. Planète au dos, nous vidons le grand sac dans l'ornière. Des fauves saisissent la recette. D'autres loups gris.

Douce terre. Sœur imbibée de sang, de sève. Chair entamée, à tous, à d'autres léguée. Volée, reprise.

Infiniment nôtre.

(Terre en douce, p. 43)

Noël (Conte inédit)

C'est un doux soir de décembre. Valentin roule le long de l'Escaut, une lettre à la main. Les grands peupliers bercent sa course.

— Valentin, tu peux aller jusqu'à la poste?

Encore une idée de sa mère. Chaque fois qu'elle écrit une lettre, il faut que la missive parte dans l'heure. Même les jours fériés.

— Le lundi matin, il y a une levée à 3 heures. Les lettres déposées le dimanche arrivent toujours le lundi.

Valentin, douze ans, s'est fait le complice de cette manie maternelle. Il aime rouler à vélo sur le chemin de halage. Abbey Road chante dans son walkman : les Beatles ne sont pas loin. Et déjà, la grand'poste pointe son grillage derrière le pont qui enjambe le fleuve.

La boîte aux lettres, fenêtre ouverte sur le mystère des PTT. Valentin s'en approche, glisse l'enveloppe dans l'ouverture. Bon voyage, papier !

Mais au même moment, la main de Valentin sent que la lettre reste là, posée sur un tas d'autres. Il plonge le bras pour pousser plus loin

l'enveloppe... Rien à faire. Alors, sans savoir pourquoi, il saisit une douzaine de lettres et les observe, incrédule.

Il y en a de belles. Fines ou épaisses, blanches ou colorées, elles portent des timbres que Valentin connaît bien. Elles s'en iront vrs des villages éloignés, des pays aux prénoms solaires. Elles feront du chemin.

La levée n'aura lieu qu'avant l'aube. Jusqu'à l'heure dite, les lettres peuvent prendre un peu de liberté. Je pourrais les lire, pense Valentin. Découvrir des mots d'amour, des invitations, des histoires. Et peut-être des secrets, de terribles secrets de vie ou de mort.

Valentin prend peur. Est-ce qu'à Noël, on envoie aussi des lettres tristes? Des aveux de faillite, des appels, des déchirures? Et que contient celle de sa mère? Une enveloppe bleue, adressée à un ami lointain. Elle lui parviendra avant Noël.

«Écris-moi...», chante Pierre Bachelet dans le walkman de Valentin. À qui pourrais-je écrire? Au même instant, son regard tombe sur une lettre très ordinaire. Un pli tout blanc, une fine écriture tremblante, la dentelle abîmée d'un timbre, quelques mots : «Monsieur Edouard, sans domicile, poste restante et gratuite, 7500 Tournai». Valentin apprend par cœur les minces renseignements. C'est décidé, cette nuit il écrira lui aussi à Monsieur Edouard. Il lui enverra un colis de Noël en poste restante.

Le garçon glisse dans la grande boîte toutes les enveloppes en désordre et reprend le chemin de la maison. Déjà il fait l'inventaire de ce que contiendra le colis : une écharpe, trois billets de cent francs, des cartes à jouer, du chocolat. Et une lettre de nuit, avec quelques mots clairs comme des étoiles.

(La lettre de nuit)

Synthèse

Fille d'une terre, celle d'*ichi* revendiquée, elle tient à *Avoir lieu* ici et maintenant. Elle ne renie rien de ses origines et cependant aucune poésie qui soit moins «*régionale*» que la sienne. Par nature sans doute, par contacts et lectures des meilleurs poètes, elle a échappé aux dangers qui guettent le jeune poète de province tôt lauréat. D'emblée, elle s'est inventé une langue à elle, dense et transparente, aiguë et tendre. De l'enfance, elle n'a rien oublié mais elle ne s'est jamais attardée dans la nostalgie ou l'embaumement. Elle rit de toutes ses dents du temps qui passe et des conventions. Elle saute sur son vélo ou enfle ses patins pour rouler plus loin, ailleurs, et il n'est pas né celui qui la rattrapera et l'annexera.

Dans sa lettre à Guy Rouquet, Françoise Lison-Leroy revendiquait sa vision du poème : *Je parlerai du poème comme d'une étendue, celle que m'ont confiée quelques-unes, quelques-uns, celle qui vient à moi sans que je la possède. Je cherche à l'appivoiser.* (p. 65).

En présentant le numéro de *L'Arbre à paroles*, Jean-Marie Kajdanski écrit : *Nous sentons tout de suite en ouvrant le poème que les mots ont mûri «au vif d'un territoire» et que l'écho vient de là-bas, du pays premier de l'enfance aux rires de luzerne, aux joies solaires d'herbes et de routes, mais aussi en fêlures, en brisures, en griffures,* (p. 6).

Aucune mièvrerie et pas d'angélisme dans ces textes incisifs, qui tombent sous le sens et sous les sens mais, simultanément, se déroberent à la dissection froide. L'ellipse ou l'esquive de ce qui serait trop pesant, didactique et prosaïque, l'audace des associations risquées et des images fulgurantes.

Françoise Lison-Leroy pratique l'écriture en solitaire mais aussi en duo, en trio, en groupe au sein des ateliers d'écriture et de théâtre. Elle est capable de s'astreindre à l'écoute la plus attentive comme de tracer son propre chemin, arpenteuse intrépide. Femme portée par d'autres femmes et, à son tour, haleuse infatigable. Tisseuse. Agnès Henrard, maître d'œuvre du volume de l'Arbre à Paroles, la peint au milieu de cet essaim :

Toutes, elles sont à l'affût, à l'écoute, à la recherche d'elles, avides de se mettre au monde, de rencontrer le lieu, le feu, l'écho, les ailes. Ainsi se rejoignent-elles, à travers Françoise Lison, autour et en elle, dans une étrange et forte fusion qui les mène aux saisons, aux collines et aux fleuves, les fait femmes de terre, de sable et de galets, femmes humides ou arides, falaises au blé brûlé, elles dont les mots, dont les ailes... (p. 6)

Dans sa maison aux murs chaulés, avec vue sur les champs et l'étang à proximité, elle accueille le visiteur au milieu de ses livres et des collections de jouets anciens ; elle écarte quelques feuilles pour faire place et vous recevoir.

La spontanéité chaleureuse qui caractérise son abord se double d'une intense activité critique : elle scrute d'un regard lucide, exigeant son propre travail autant que celui des autres. Le geste même d'écrire, son mystérieux rituel et son défi constant, constituent une source inépuisable d'interrogation.

Poésie, nouvelle, théâtre, chanson... Françoise Lison-Leroy ira-t-elle vers le roman ? Pourquoi pas. Sa devise pourrait être l'aphorisme de Cocteau *Nous ne savions pas que c'était impossible, alors nous l'avons fait*. La vision poétique demeure première, inventive.

Consacrer un dossier à une écrivaine au milieu de sa vie est une gageure mais il est important d'ouvrir l'école aux poètes bien vivants, bien écrivants, plutôt que de s'en tenir à ceux qui ne peuvent plus accueillir que sur leur tombe.

Nous suspendrons provisoirement cette approche en lui laissant la parole vive. Lors de l'attribution du Prix Max-Pol Fouchet, elle évoquait la construction du *Pays géomètre* en des termes qui dépassent l'élaboration de ce seul recueil et traduisent la ligne directrice – comme on dirait la poutre maîtresse – de son travail :

Avec le patient élan de la guetteuse qui regarde l'étendue par la longue-vue de son amour. Avec l'urgence des lieux à dire, ceux qui me vont loin parce que porteurs de signes et d'avenir. Avec la certitude de prendre part à l'intimité de chaque vivant : comme lui j'existe et j'aime et c'est ici. Avec l'espérance qu'un jour, le partage aura lieu (p. 63).

Colette NYS-MAZURE